

Journée d'Études du samedi 2 octobre 2021 :
Henri Guillemin, un correspondant infatigable

Si une telle journée d'étude existe, nous le devons à Joëlle Pojé Cretien, notre ancienne présidente, qui a ponctué son «quinquennat» par ces points d'orgue qu'ont représenté les journées d'études organisées par ses soins:

le 30 septembre 2017: *Où en est la recherche sur Henri Guillemin?* À l'hôtel Senecé

le 28 septembre 2019: *Henri Guillemin, la foi, l'Église : un drôle de paroissien*. Ici, à la Médiathèque, déjà, et aujourd'hui, ce 2 octobre 2021, pour le *Henri Guillemin, un correspondant infatigable*.

J'ai admiré sa belle capacité à chercher les thèmes, à trouver les complicités intellectuelles, à faire apparaître des passerelles, à fédérer les curiosités, à en favoriser les expressions, à trouver des titres bien «balancés»; elle y a pris sans doute un réel plaisir et y a consacré soin et énergie.

Ce sera à elle qu'il reviendra de clôturer la présente journée.

Je ne saurai donc introduire la présente journée d'études sans lui adresser tous nos remerciements.

**

*

Henri Guillemin fut un écrivain prolifique, auteur d'une soixantaine d'ouvrages sur des sujets très variés, de nombreux articles pour des journaux, des revues littéraires ou des revues plus populaires (journal d'entreprise de telle coopérative suisse), souvent attelé à la préparation d'innombrables conférences (qui lui survivent grâce aux moyens de communication modernes, tel «you tube»), ayant mené à bien une activité professionnelle, et encore producteur d'une correspondance abondante.

Certes, nous avons affaire à un intellectuel de haute volée, à la force de travail aiguisée en Khâgne et à Normale Sup.

Lorsque j'ai fait la connaissance le 23 novembre 2011, à Mâcon, de Michel et Monique Guillemin, ses enfants aujourd'hui présents avec nous, à l'occasion de la présentation du livre de Marcel Gerber, un de leur compatriote suisse, *Une passion méconnue de Henti Guillemin, Léon Trotsky*, basée précisément sur une correspondance Henri Guillemin / Marcel Gerber, j'étais alors tout débutant dans notre association, et je m'étais «fendu» d'une banalité bien plate, d'une platitude bien banale sur l'ampleur de cette œuvre, attirant une réponse empreinte de gentillesse, de simplicité, avec juste une petite nuance de malice démystifiante: «mais c'est qu'il ne faisait pas autre chose »... entrouvrant une porte vers une certaine familiarité avec le mode de vie d'Henri Guillemin.

Longtemps, on a considéré que l'étude d'un écrivain, c'était avant tout la lecture de son œuvre et tout le reste paraissait anecdotique. Pourtant, et la méthode d'investigation d'Henri Guillemin nous y habitué, l'approche se complète parfois en manipulant des «petits papiers», pour reprendre le titre de l'ouvrage très personnel qu'a consacré Patrick Rödel à son oncle Henri, *Les petites papiers d'Henri Guillemin*, 2014; d'autre part, la mode est à la visite des *maisons d'écrivains* (... artistes, ou hommes politiques); *Le Monde* en a fait paraître un guide cet été, et je pense, j'escompte que l'exploration de sa correspondance d'aujourd'hui va adopter une démarche équivalente, celle de nous aider «à placer nos pas dans les pas d'Henri Guillemin».

Dès lors, une question se pose: que représente une correspondance dans l'œuvre d'un écrivain?

Un véritable genre littéraire (comme la poésie, ou le roman)? La correspondance représente-t-elle une forme d'infra-littérature, de littérature annexe, périphérique, connexe, ou au contraire une littérature incontournable, initiatrice, voire initiale?

Et après tout, voilà bien une pratique que chacun peut s'appropriier, sans être pour autant référencé comme écrivain. Certes, nos contemporains ont plutôt recours à la pratique des SMS, écriture fulgurante, fugace, furtive, virtuelle (?), automatique, peut-être pas tout à fait au sens où les surréalistes l'entendaient, mais c'est aussi une façon de communiquer, d'échanger, une sorte de minimum vital de communication.

En d'autres temps, ou actuellement, acheter un bloc de papier à «pris», détacher (et conserver) soigneusement la page de début, seule rayée de barres horizontales, qui intercalée sous chaque page vierge va servir de guide

pour écrire «droit». Actionner une «pointe bic».

Dans un autre contexte, une main qui dévisse soigneusement le capuchon d'un stylo-plume suisse à la préhension aisée, une main qui lisse un papier au grammage soigneusement choisi. (dans les conférences, Henri Guillemin, il a souvent un beau stylo en main!).

Et nous voici, tout un chacun, confronté à la page blanche et amené à prendre du recul, de la réflexion avant de se lancer dans la rédaction. Prendre le temps de songer à une personne, lui faire part d'une émotion, d'une pensée, et d'une main vive, dessiner des phrases qui donnent sens et plaisir, ou pour des motifs plus triviaux, d'une main moins légère, comme écrire à son contrôleur des Impôts, rédiger une réclamation bien sentie à l'endroit de tel organisme ou de tel commerçant; et encore, exprimer un sentiment amoureux ou l'expression d'une colère rentrée, transmettre un concept philosophique, une idée, un raisonnement mathématique, son impression d'un film, d'un livre, un développement juridique.

Pas de traitement de texte alors, ou bien réduit à la crispation de la main qui chiffonne la page insatisfaisante (ça s'appelle «réinitialiser le logiciel») et qui la jette à la corbeille (zut! Encore raté, la page, ... la corbeille...): c'est quasiment une activité physique, bien sûr en s'efforçant d'écrire droit, de calligraphe de manière lisible (ou pas), mais plus encore en tentant de transcrire sa pensée. Une définition de l'acte d'écriture peut-être?

Pour finir, relire la page, la plier, l'introduire dans l'enveloppe, choisir un beau timbre et se rendre à la poste. C'est une jolie façon de faire lien.

Toutes ces virtualités ont été sublimes (selon moi) par Arlette Farge, grande historienne, dix-huitiémiste, avec son essai, *Il me faut te dire*, traduisant cette sorte d'impérieuse nécessité qui détermine la correspondance et dont la locution élégante, *Il me faut te dire*, me ravit, traduisant le goût pour écrire des «vraies» lettres et pour échanger.

Il me faut te dire,

il me faut passer le relais à nos intervenants, pour que, tels les hôtes qui nous accueillent dans les maisons d'écrivains, ils nous guident pour placer nos pas dans les pas d'Henri Guillemin.

Guy (Fossat), il me faut te passer le témoin pour entamer cette journée d'Études...